

OBJETS DU MONDE AU MOYEN ÂGE : LES TEXTES SACRÉS

Qu'est-ce qu'une religion au Moyen Âge ? L'exemple du christianisme : lecture de l'extrait de Peter Brown, *L'essor du christianisme occidental* :

- une Loi
- un texte sacré, dans une ou plusieurs langues d'expression et sous la forme d'un livre
- l'action prosélyte d'un groupe de spécialistes de la foi
- l'appui de l'autorité séculière, d'un pouvoir souverain qui prend à sa charge l'expansion de la foi

Ces quatre composantes sont fondamentales dans l'histoire du christianisme et de son expansion au Moyen Âge. Plus largement, elles sont caractéristiques des religions à la fois révélées et constituées : révélée, quand la religion est fondée sur un message divin révélé aux hommes ; constituée, quand la religion donne naissance à une structure institutionnelle. Le christianisme est la forme la plus aboutie d'une religion à la fois révélée et constituée. Mais si ce modèle peut nous être utile pour comprendre l'histoire des religions mondiales au Moyen Âge, il ne doit pas nous faire oublier que d'autres religions ne répondent que très partiellement à ce modèle, ou n'y répondent même pas du tout... À tout prendre, le plus petit dénominateur commun entre les grandes religions du monde médiéval, c'est la constitution et la transmission de corpus scripturaires, d'écritures saintes.

1. C'est en Inde que s'est constitué le corpus de textes sacrés le plus ancien, qui soit encore vénéré aujourd'hui. Les *Veda*, récits sacrés de l'hindouisme, ont été composés au cours du second millénaire avant notre ère. Ils célèbrent l'action des divinités qui ont créé le monde et qui lui ont conféré un ordre ; ce sont les divinités elles-mêmes qui ont révélé ces textes aux hommes, qui les ont transcrit en sanskrit, langue de culture et langue liturgique unique de l'hindouisme. C'est en sanskrit également qu'est rédigée au II^e siècle avant notre ère la *Baghavad Gita*, texte fondamental des grands cultes hindouistes du Moyen Âge, où la dévotion et les croyances sont focalisées sur un Dieu suprême, placés au-dessus des autres dieux : l'enseignement de la *Baghavad Gita* est délivré par Krishna, 8^{ème} avatar de Vishnu. Mais au Moyen Âge, l'hindouisme ne se présente pas comme une religion unifiée autour d'un texte unique : d'une région à l'autre, d'une communauté à l'autre, la dévotion se porte en priorité sur

tel ou tel dieu et s'appuie sur des textes différents et sur l'enseignement de maîtres différents. Seul point commun : le rôle central du sanskrit, langue de haute culture maîtrisée seulement par la caste des brahmanes.

L'unité linguistique des textes sacrés hindouistes est tout à fait remarquable, dans le paysage souvent polyglotte des grandes religions. Mais elle explique sans doute en partie la faible diffusion des cultes hindouistes hors de l'Inde : diffusion qui s'est limitée à la péninsule indochinoise, où le royaume hindouanisé du Champa s'est maintenu, dans le territoire de l'actuel Viet-nam, jusqu'au XV^e siècle. De ce point de vue, le contraste est saisissant entre hindouisme et bouddhisme, mouvement religieux pourtant issu d'une réforme des cultes hindouistes et qui s'est diffusé au cours du premier millénaire de notre ère en Asie centrale et en Chine, puis, grâce à la traduction des textes bouddhistes en chinois au VII^e siècle, dans l'ensemble de l'Asie de l'est, jusqu'au Japon.

2. Le judaïsme est, après l'hindouisme, la plus ancienne des grandes religions actuelles. La Bible judaïque, son texte sacré, n'est pas un livre, mais plus exactement une bibliothèque, constituée d'une quarantaine de livres, dont la liste n'est pas unanimement acceptée d'une communauté à l'autre. Le mot *bible* vient d'ailleurs du grec *biblion*, le rouleau de papyrus préparé à Byblos : la Bible est une collection de rouleaux... On estime que les livres les plus anciens du judaïsme ont été composés au début du 1^{er} millénaire avant notre ère, vers -900/-800, et les plus récents juste avant le début de notre ère. L'unité de cette bibliothèque sacrée est d'abord celle de sa langue : l'hébreu, langue sacrée puisque Dieu lui-même a dicté en hébreu à Moïse les cinq premiers livres, qui forment la Torah. Certains passages de la Bible sont cependant composés en araméen. Mais la Torah a également été traduite en grec, à Alexandrie, vers 270 avant notre ère, sur ordre du souverain Ptolémée II qui souhaitait disposer d'une version grecque de la Loi des Juifs, lesquels étaient nombreux dans sa capitale. Cette traduction, connue sous le nom de Bible des Septante (72 traducteurs, 6 pour chacune des 12 tribus d'Israël), a été complétée par la suite, si bien qu'au début de notre ère l'ensemble des livres de la Bible ont été traduits en grec, la langue internationale de la Méditerranée orientale. Dans le cas du judaïsme, l'unité du texte sacré se déploie dans deux langues, l'hébreu et le grec.

3. Le christianisme, en héritant de la Bible judaïque, hérite également de ses choix linguistiques. Les livres de la Bible judaïque, qui forment désormais pour les chrétiens l'Ancien testament (le témoignage de l'ancienne Alliance) sont repris dans l'ordre particulier adopté par la

Bible des Septante. Quant aux livres que les chrétiens joignent à la Bible judaïque (Évangiles, Actes des Apôtres, épîtres et Apocalypse) et qui forment le Nouveau testament (le témoignage de la Nouvelle alliance), ils sont composés en un grec fortement imprégné d'hébreu : les épîtres dès la seconde moitié du I^{er} siècle ; les évangiles dans les dernières années du I^{er} siècle de notre ère. Mais la nécessité d'une traduction en latin, la langue internationale du bassin occidental de la Méditerranée et de l'ouest de l'empire romain, s'est progressivement imposée, avec la diffusion du christianisme vers l'ouest, avec surtout le choix des empereurs romains d'en faire leur religion personnelle au IV^e siècle, puis la religion officielle de l'empire en 391. Ce n'est pas un hasard si, dans les années 380, Jérôme de Strydon entreprend une traduction latine systématique du Nouveau testament, puis de l'Ancien testament – une traduction que l'on connaîtra par la suite sous le nom de Vulgate de saint Jérôme. Mais le déploiement linguistique des Écritures chrétiennes n'a pas attendu la traduction latine.

Dès la fin du II^e siècle (172), une partie au moins du Nouveau Testament a été traduite en syriaque, la langue de culture du nord de la Syrie et de la Mésopotamie. La traduction intégrale de la Bible en syriaque, la Bible Peshitta, date au plus tard du V^e siècle. C'est en syriaque que le texte biblique se diffuse vers l'est du monde, jusqu'en Asie centrale.

Dès la fin du II^e siècle, au plus tard au III^e siècle, la Bible est également traduite en langue copte, la langue parlée dans la vallée du Nil et qui descend de l'égyptien ancien, transcrite dans un alphabet grec adapté (plus précisément, en dialecte sahidique, dans la haute vallée où le grec est nettement moins compris).

Continuons la liste : au milieu du IV^e siècle, Ulfila, un chrétien de culture grecque, entreprit d'évangéliser les Goths, établissant à cette fin une traduction du texte biblique en langue gothique, notée pour la première fois par écrit dans un alphabet créée également par Ulfila. Au V^e siècle, la Bible est traduite en arménien ; à la fin du V^e siècle, début du VI^e siècle, en géorgien ; au VI^e siècle, en guèze (l'éthiopien ancien) ; à la fin du VIII^e siècle, des traductions partielles de la Bible en langue germanique sont réalisées pour soutenir les missions en pays païens ; au milieu du IX^e siècle, deux moines grecs, Cyrille et Méthode, entreprennent d'évangéliser les Slaves, installés depuis les VI^e et VII^e siècle dans les Balkans, traduisent la Bible en slavon et mettent au point un alphabet pour transcrire cette traduction : cet alphabet dit glagolitique est à l'origine de l'alphabet cyrillique, dont la diffusion a accompagné l'évangélisation des Moraves, des Bulgares, des Serbes et des Russes au siècle suivant. Au X^e siècle enfin, le texte biblique est traduit en arabe, d'abord par un

rabbin égyptien, Saadia Gaon, à l'usage des communautés juives qui utilisent de plus en plus l'arabe comme langue de communication ; les mêmes raisons (l'arabisation) produisent les mêmes effets (la traduction de la Bible en arabe) chez les Chrétiens d'Égypte, de Syrie, d'Iraq.

Cet extraordinaire déploiement linguistique est l'un des héritages majeurs du christianisme : la traduction de la Bible des chrétiens a en effet donné naissance à plusieurs alphabets et suscité la codification de langues restées jusque-là exclusivement orales. Du point de vue de l'histoire institutionnelle du christianisme, ces traductions ont rendu possible l'organisation d'Églises locales autonomes, émanation de communautés linguistiques particulières (comme l'Église arménienne ou l'Église géorgienne) et peu désireuses de se soumettre à l'Église universelle de langues grecque et latine. Le contraste est saisissant avec la situation qui prévaut dans la chrétienté latine, où la Bible n'est plus connue au haut Moyen Âge que dans la version latine de Saint Jérôme ; l'Église romaine résiste pendant longtemps à la demande des laïcs de disposer de traductions de la Bible en langue vernaculaire, un refus qui explique le développement de nombreux mouvements considérés par l'Église comme hérétiques ; il faut attendre la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e siècle pour que soient réalisées deux traductions intégrales de la Bible dans deux milieux déclarés hérétiques :

la Bible en anglais des Wycliffite : la première traduction intégrale de la Bible en anglais, réalisée dans les dernières décennies du XIV^e siècle au sein d'un mouvement hérétique, le wycliffisme, du nom du théologien John Wyclif, également appelé hérésie lollarde, du nom de ses disciples ; diffusion massive, essentiellement dans sa version révisée, bien au-delà des cercles hérétiques. Environ 250 manuscrits sont encore aujourd'hui conservés, ce qui est le plus grand nombre de manuscrits subsistant pour un ouvrage en anglais à la fin du MA

la Bible hongroise des Hussites : Jan Huss, condamné pour hérésie en 1411, brûlé vif en 1415 au concile de Constance, exécution qui entraîne le soulèvement armé de la Bohême ; ses travaux de linguiste ont donné naissance à la diacritique latine utilisée pour noter les langues slaves ; la traduction est effectuée entre 1416 et 1441 : les manuscrits ont été saisis par l'Inquisition ; on n'en connaît que des copies partielles.

La contestation de l'autorité romaine, puis le triomphe des réformes religieuses au XVI^e siècle permettront de faire sauter définitivement le verrou du latin et de rendre accessible le texte biblique dans l'ensemble des langues européennes.

4. Quelles qu'aient été les résistances de l'Église romaine médiévale à la poursuite de l'effort de traductions de la Bible, la diversité linguistique du christianisme au Moyen Âge est tout à fait remarquable. Le contraste est saisissant, de ce point de vue, avec l'islam. Dernière venue des grandes religions mondiales, l'islam est né de la prédication en Arabie du prophète Muhammad entre 610 et 632. La nouvelle religion se présente comme l'héritière des révélations antérieures, judaïsme et christianisme : pour ses adeptes, l'islam vient compléter, corriger et achever la révélation du message divin aux hommes. Pour cette ultime révélation, Dieu s'est adressé aux hommes en arabe, dans ce que le Coran appelle la « langue claire des Arabes », une langue dont la clarté doit permettre d'éviter les divergences qui ont divisé les religions antérieures, et tout particulièrement le christianisme. L'islam se pense donc d'emblée comme une religion de l'unité, par opposition aux divisions des chrétiens, divisions bien réelles qui ne sont pas sans lien avec le déploiement linguistique des écritures chrétiennes.

À l'image du judaïsme et du christianisme, l'islam se dote de son propre texte sacré : le Coran, qui rassemble les versets révélés par Dieu à Muhammad pendant deux décennies. Le Coran fut dans un premier temps transmis oralement : c'est le premier sens du mot *qur'an*, récitation. Mais ce mode de transmission, au demeurant très efficace, devient insuffisant alors que l'espace de l'islam s'élargit soudainement au cours du VII^e siècle, à mesure que les Arabes se taillent un nouvel empire de dimensions mondiales. La crainte de l'oubli, le risque des divergences, la concurrence des vieilles religions du livre, poussent les musulmans à faire de la récitation coranique un livre. Le Coran est ainsi devenu un livre, comparable aux écritures saintes du judaïsme et du christianisme, processus achevé vraisemblablement à la fin du VII^e siècle, soit deux générations après la mort de Muhammad. L'unification du texte coranique n'a cependant pas fait disparaître tous les désaccords : jusqu'au X^e siècle, on sait que des fragments absents de la vulgate coranique circulent encore dans le monde islamique.

À l'image la Torah, dictée par Dieu à Moïse, le Coran est parole de Dieu révélée aux hommes dans une langue choisie par Dieu lui-même. La sacralisation du texte coranique a donc longtemps dissuadé les musulmans d'entreprendre sa traduction : le statut particulier de l'arabe est affirmé par Dieu lui-même, qui use, comme le dit le Coran, de la langue claire des Arabes ; à cette croyance fondamentale s'ajoute le statut littéraire du Coran, considéré par les Arabes comme un chef d'œuvre indépassable dans leur langue. La vénération du texte coranique n'a pas empêché les traductions : de l'arabe au persan, peut-être dès le X^e siècle, même si les

plus anciens manuscrits datent du XI^e siècle ; de l'arabe au turc, également, au plus tôt au XI^e siècle, au plus tard au XIV^e siècle ; par la suite encore, en malais, en bengali (au XIX^e siècle). Ajoutons que dès 1143, une traduction du Coran en latin a été réalisée à la demande de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, pour mieux pouvoir réfuter la religion de Mahomet... Le nombre limité et l'usage restreint des traductions du Coran, dont la lecture en arabe est restée au cœur de la pratique religieuse musulmane, n'ont pourtant pas été un obstacle à l'expansion de l'islam, devenue au cours du millénaire médiéval l'une des grandes religions mondiales. La question de la langue des textes sacrés (unité dans le cas de l'islam, foisonnement dans le cas du christianisme) n'est donc qu'un aspect secondaire si l'on veut comprendre la diffusion des grandes religions au Moyen Âge.